

Much Ado About Nothing (Beaucoup de bruit pour rien)

Dominique Benjamin

Numéro 164, mai 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59528ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Benjamin, D. (1993). Compte rendu de [*Much Ado About Nothing (Beaucoup de bruit pour rien)*]. *Séquences*, (164), 47–48.

le cas des plans d'ouverture où la Terre vue du ciel pourrait bien s'avérer un cœur meurtri. C'est le cas des visions qui obsèdent Avik et de la réalité qui dépasse les horreurs qu'il peut imaginer: des marins allemands morts gelés mais se tenant debout, presque à l'attention, tels des totems annonciateurs sur fond de paysage arctique ou, encore, Dresden balayé par les flammes de l'Apocalypse. Dans **Map of the Human Heart**, les matériaux du cinéaste alchimiste sont d'ailleurs la glace et le feu; des étendues de lumière bleue traversée d'éclairs orangés. Cela donne au film l'allure d'une fresque enluminée; l'immortalité d'une histoire racontée depuis des temps immémoriaux.

L'autre grande qualité du film réside dans son habilité à conférer *simultanément* une dimension cosmique au drame qui oppose les trois individus du récit et une dimension humaine à l'Histoire qui fait rage autour d'eux. Le bombardement de Dresden en février 1945 par les Forces Alliées est sans doute attribué à Winston Churchill dans maintes encyclopédies mais, dans la version de Ward, l'hécatombe est causée par une crise de jalousie, le cartographe Russell ne pouvant se résoudre à perdre la femme qu'il veut posséder. La dimension wagnérienne du personnage qu'interprète le beau mais implacable Patrick Bergin n'a d'égal que l'*angélisme* à peine voilé du couple d'amants métis. Comme Tristan et Iseult ou Lancelot et Guenièvre, Avik et Albertine s'aiment d'un amour pur mais interdit; un amour dont ils ne soupçonnent même pas les ramifications et le tragique destin. Leur relation reste longtemps chaste mais, quand ils la consomment, Ward imagine leur rencontre charnelle entre ciel et terre. Tels des amants célestes, Avik et Albertine s'enlacent sur le dôme du Albert Hall, en équilibre sur la voûte d'acier; ils font l'amour sur le dos même d'un dirigeable qui flotte au-dessus de la campagne anglaise et s'évadent en montgolfière, vieux et heureux, dans

le dernier fantôme d'Avik qui se meurt sur un glacier. Enfants déjà, ils se rencontraient la nuit, sous le clocher de leur sanatorium. Dans ces moments de haute voltige, **Map of the Human Heart** rappelle un peu **Mauvais Sang** et **Les Ailes du désir**.

Il n'est pas fréquent que les coproductions internationales donnent des films aussi cohérents et harmonieux. Si c'est le cas de cette entreprise australienne, française, canadienne et britannique, le mérite revient sans nul doute au créateur *phare* qu'est Vincent Ward. Le film s'intègre parfaitement à la suite de son oeuvre qui, elle, de toute évidence, ne connaît plus de frontières. On dit des cinéastes visionnaires qu'ils nous réapprennent à voir. C'est ce que réussit Vincent Ward, jusque dans son choix d'acteurs. La transfiguration de Jason Scott Lee et Anne Parillaud ne peut qu'émouvoir. Tout comme la simple présence de Jeanne Moreau et la découverte d'un nouveau talent québécois, Annie Galipeau qui, dans le rôle d'Albertine jeune, possède le charme et l'espièglerie d'une Geneviève Bujold en herbe.

Johanne Larue

MAP OF THE HUMAN HEART (Coeur de métisse) — Réal. et scén.: Vincent Ward — **Phot.**: Eduardo Serra — **Mont.**: John Scott — **Mus.**: Gabriel Yared — **Déc.**: John Beard — **Cost.**: Renée April — **Int.**: Jason Scott Lee (Avik), Robert Joamie (Avik jeune), Anne Parillaud (Albertine), Annie Galipeau (Albertine jeune), Patrick Bergin (Walter Russell), Jeanne Moreau (Soeur Barville) — **Prod.**: Tim Bevan — Australie/France/Canada/Grande-Bretagne — 1992 — 110 min. — **Distribution**: C/FP.

Much Ado About Nothing

Much Ado About Nothing forme, avec **Twelfth Night** et **As You Like It**, une trilogie de comédies romantiques qui marquent un tournant dans l'oeuvre de Shakespeare, en ce qu'elles annoncent la venue des grandes tragédies. On y voit déjà l'émergence des thèmes plus sombres, comme celui, souvent abordé par la suite, du déshonneur infligé à une

femme chaste injustement accusée d'infidélité (qui préfigure **Othello**) et forcée de simuler sa mort (comme dans **A Winter's Tale**).

Branagh a choisi de minimiser le côté tragique et de faire de son **Much Ado** une belle aquarelle, une fête champêtre légère et enlevée, où les choses les plus blessantes sont aisément pardonnées. On croirait voir une joyeuse bande de saltimbanques débarquer le temps d'un week-end dans les jardins d'une riche propriété campagnarde. Après une entrée en matière poético-bucolique, la séquence-générique, exubérante et musclée, s'ouvre sur une chevauchée endiablée digne de Sam Peckinpah où chaque accord de la musique du fidèle Patrick Doyle annonce un nouveau personnage.

Aussitôt la poussière retombée, commencent les chassés-croisés amoureux. L'action se déroulera



Emma Thompson et Kenneth Branagh dans **Much Ado About Nothing**

précisément dans les jardins et en plein soleil (il faut voir les acteurs plisser abondamment les yeux et arborer les plus rutilants coups de soleil) et à quelques exceptions près, les scènes intérieures seront réservées aux sombres manigances de Don John et sa clique.

Comme une image vaut mille mots, Branagh remplace avantageusement des paragraphes d'explications par quelques plans éloquentes et enlève au texte original l'équivalent d'une bonne heure. En serrant ainsi l'action, on risquait de rendre encore moins plausible la volte-face des personnages, et surtout

celle de Claudio qui, d'amoureux *transi*, en vient à honnir celle qu'il adorait. Il revient donc ici aux acteurs de bien faire passer ces comportements pour le moins excessifs.

Les rôles de Don Pedro et Don John sont ordinairement dévolus, tout comme celui de Leonato, à des acteurs d'âge mûr, ce qui a pour effet d'accentuer le fossé des générations. En opposant ainsi les manigances des uns à la naïveté des autres, les jeunes amants font figure de pions entre les mains de leurs aînés. En optant pour une distribution plus jeune, Branagh déplace le rapport de forces et rend les personnages moins unidimensionnels.

Denzel Washington campe avec grâce et autorité un Don Pedro très masculin qui domine l'ensemble. La présence de Don John a été réduite et ses dialogues coupés de moitié. Branagh a choisi de miser davantage sur la présence physique et la mine sombre de Keanu Reeves et c'est un bon choix, car on sait, depuis *Dracula*, qu'il vaut mieux le voir sans trop l'entendre.

Sous les traits de Robert Sean Leonard, Claudio est un vrai romantique dont les grands yeux humides traduisent bien la sensibilité blessée. Le personnage pourrait facilement paraître odieux s'il n'était victime de son propre manque d'expérience en la matière. Le choix de Michael Keaton se voulait prometteur, mais se révèle en fait plus ou moins heureux. En substituant son type d'humour assez excentrique et maniéré — ici doublé d'une variante *pythonesque* —, à celui, très verbeux, de Dogberry, Keaton nous prive du plaisir de goûter un texte parfaitement hilarant en le passant au hachoir comme pour s'en débarrasser. Les spectateurs qui feront connaissance avec la pièce de Shakespeare par le biais du film de Branagh seront médusés par cet étalage de tics sans véritable lien avec le reste.

Mais *Much Ado*, c'est avant tout l'histoire de Benedick et Béatrice.

Incarnés par le couple Branagh-Thompson dans une forme superbe, les amants rebelles semblent plus enclins que jamais à renouer. Si ce Benedick dissimule son insécurité sous une avalanche de protestations claironnées haut et fort, la brillante Béatrice d'Emma Thompson cache, sous ses réparties cinglantes, une blessure encore sensible. Elle sait donner une étonnante complexité à la phrase « I know you of old » (Je vous connais depuis longtemps) qui laisse poindre en un instant tout un drame intérieur étouffé à grand-peine. Cette Béatrice, dont on dit à juste titre qu'elle aurait voulu naître homme, se trouve bien à l'étroit dans le rôle qu'on lui assigne et revendique fort les prérogatives de l'autre sexe.

Lorsque tous les drames, petits et grands, sont résolus, il reste le soleil d'Italie et l'impression qu'il a peut-être taper un peu fort ce jour-là.

Dominique Benjamin

MUCH ADO ABOUT NOTHING (Beaucoup de bruit pour rien) — Réal.: Kenneth Branagh — Scén.: Kenneth Branagh d'après la pièce de Shakespeare — Phot.: Roger Lanser — Mont.: Andrew Marcus — Mus.: Patrick Doyle — Son: David Crozier — Déc.: Tim Harvey, Martin Childs — Cost.: Phyllis Dalton — Int.: Denzel Washington (Don Pedro, prince d'Aragon), Kenneth Branagh (Benedick, un Lord de Padoue), Robert Sean Leonard (Claudio, un Lord de Florence), Keanu Reeves (Don John, demi-frère de Don Pedro), Gerard Horan (Borachio), Richard Clifford (Conrade), Richard Briers (Leonato, gouverneur de Messine), Brian Blessed (Antonio, son frère), Patrick Doyle (Balthasar, un chanteur), Jimmy Yuill (Frère Francis) Kate Beckinsale (Hero, fille de Leonato), Emma Thompson (Béatrice, nièce de Leonato), Imelda Staunton (Margaret, suivante de Hero), Phyllida Law (Ursula, suivante de Hero), Michael Keaton (Dogberry, constable de la garde), Ben Elton (Verges, son subalterne), Edward Jewesbury (le sacristain), Andy Hockley (George Seacole), Chris Barnes (Francis Seacole), Conrad Nelson (Hugh Oatcake), Alex Scott (serviteur de Benedick), Alex Lowe (le messager) — Prod.: Kenneth Branagh, David Parfit et Stephen Evans — Grande-Bretagne — 1993 — 110 minutes — Dist.: Alliance/Vivafilm.

Les Amoureuses

Les Amoureuses de Johanne Prégent, c'est l'amour à la carte du Tendre, version moderne. Avec, au menu, un consommé à la séparation.

Des émotions servies sur canapés. Des hésitations mijotées dans l'air du temps. Au dessert, on nous propose un éclair au chocolat flambé au coup de foudre. Johanne Prégent assume le scénario et la réalisation. Si son film est raté, il ne faudra s'en prendre qu'à la pauvre Johanne, Prégent comme devant. Heureusement pour nous, la scénariste a eu la main heureuse et la réalisatrice l'oeil à l'avenant.



Kenneth Welsh et Louise Portal dans *Les Amoureuses*

Johanne Prégent nous présente le couple David-Léa, vieux de dix ans. Rien ne va plus comme avant. La petite cellule amoureuse se sent attaquée de front. Un petit grain de sable s'est introduit dans l'huile pourtant blindée par un désir amoureux de longue durée. David, un romancier qui enseigne dans une université, a eu une aventure avec une de ses étudiantes. Et voilà que la jalousie, cette petite bête increvable qui a survécu à toutes les déclarations de l'amour libre, vient élire domicile dans le cœur de Léa, dessinatrice de costumes au théâtre. La belle union en prendra pour son cancer. Jusqu'ici, rien d'original à l'horizon. D'autant plus que le triangle amoureux s'affirme aussi âgé que le plus vieux métier du monde.

Voyons voir! Un tantinet de patience nous mènera à un abordage nouveau. Johanne Prégent a été l'heureuse victime d'une idée fortiche. En parallèle, elle nous décrit la naissance d'un couple sous la mouvance d'un coup de foudre bien orchestré. Il s'agit de Marianne et Nino. Ce qu'il y a de plus astucieux dans toute cette entreprise, c'est le fait